

## De l'éducation typée ou genrée

Samantha Bernardoni

**Colette** : les rôles des filles et des garçons prédéfinis par l'éducation, à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle

*Dans ce roman en partie autobiographique, l'héroïne a 15 ans et fréquente pour la dernière année l'école non-mixte du village de Montigny, dans les années 1880-90. Cet extrait présente la préparation de l'exposition des travaux manuels effectués par les élèves :*

On nous garde dehors, les grandes, pour que nous exécutions plus à l'aise les mirifiques travaux destinés à l'exposition des *ouvrages de main* ! (Est-ce que les ouvrages peuvent être autres que « de main » ? Je n'en connais pas de « pied »). Car, après la distribution des prix, la ville entière vient admirer nos travaux exposés, emplissant deux classes : dentelles, tapisseries, broderies, lingerie enrubannées, déposées sur les tables d'étude. Les murs sont tendus de rideaux ajourés, de jetés de lit au crochet sur transparents de couleur, de descentes de lit en mousse de laine verte (du tricot détricoté) piquées de fleurs fausses rouges et roses, toujours en laine ; - de dessus de cheminée en peluche brodée. Mais ces grandes petites filles, coquettes des dessous qu'elles montrent, exposent surtout une quantité de lingerie somptueuses, des chemises en batiste de coton à fleurettes, à empiècements merveilleux, des pantalons forme sabot, jarretés de rubans, des cache-corsets festonnés en haut et en bas, tout ça sur transparents de papier bleu, rouge et mauve avec pancartes où le nom de l'auteur ressort, en belle ronde.

Il est juste de dire que l'École des garçons possède aussi son exposition, rivale de la nôtre. S'ils n'offrent pas à l'admiration des lingerie excitantes, ils montrent d'autres merveilles : des pieds de table habilement tournés, des colonnes torsées, (ma chère ! c'est le plus difficile), des assemblages de menuiserie en « queue d'aronde, » des cartonnages ruisselants de colle, et surtout des moulages en terre glaise - joie de l'instituteur, qui baptise cette salle « Section de sculpture, » modestement - des moulages, dis-je, qui ont la prétention de reproduire des frises du Parthénon et autres bas-reliefs, noyés, empâtés, piteux.

Colette, *Claudine à l'école* (1900)

*L'oral du Brevet élémentaire :*

Les concurrentes inoccupées, dont je suis, se dispersent timidement, s'éparpillent et vont écouter leurs collègues placées sur la sellette. Moi, je vais assister à l'examen de la jeune Aubert pour me réjouir un peu. A l'instant où je m'approche, le père Lacroix lui demande : « Alors, vous ne savez pas qui avait épousé Philippe le Bel ! »

Elle a les yeux hors de la tête, la figure rouge et luisante de sueur ; ses mitaines laissent passer des doigts comme des saucisses : « Il avait épousé, ... non, il n'avait pas épousé. M<sup>o</sup>ssieur, m<sup>o</sup>ssieur, crie-t-elle tout à coup, j'ai tout oublié, tout ! » Elle tremble, elle a de grosses larmes qui roulent. Lacroix la regarde, mauvais comme la gale : « Vous avez tout oublié ? Avec ce qui vous reste, on a un joli zéro. »

– Oui, oui, bégaye-t-elle, mais ça ne fait rien, j'aime mieux m'en aller chez nous, ça m'est égal...

On l'emmène, hoquetante de gros sanglots, et, par la fenêtre, je l'entends dehors dire à son institutrice mortifiée : « Ma foi, voui, que j'aime mieux garder les vaches chez papa, et pis que je reviendrai plus ici, et pis que je prendrai le train de deux heures... »

Dans la classe, ses camarades parlent du « regrettable incident », sérieuses et blâmantes. « Ma chère, crois-tu qu'elle est bête ! Ma chère, on m'aurait demandé une question aussi facile, je serais trop contente, ma chère ! »

— M<sup>lle</sup> Claudine !

C'est le vieux Lerouge qui me réclame. Aïe ! l'arithmétique. Une chance qu'il a l'air d'un bon papa. Tout de suite je vois qu'il ne me fera pas de mal.

- Voyons, mon enfant, vous me direz bien quelque chose sur les triangles rectangles ?

- Oui, Monsieur, quoique, eux, ils ne me disent pas grand'chose.

– Bah ! bah ! vous les faites plus mauvais qu'ils sont. Voyons, construisez-moi un triangle rectangle sur ce tableau noir, et puis vous lui donnerez des dimensions, et puis vous me parlerez gentiment du carré de l'hypoténuse...

Il faudrait y tenir pour se faire recalcr par un homme comme ça ! Aussi je suis plus douce qu'un mouton à collier rose, et je dis tout ce que je sais. C'est vite fait, d'ailleurs.

– Mais ça va très bien ! Dites-moi encore comment on reconnaît qu'un nombre est divisible par 2, et je vous tiens quitte.

	<p>Je dégoise : « somme de ses chiffres... condition nécessaire... suffisante. »</p> <p>– Allez, mon enfant, ça suffit.</p> <p>Je me lève en soupirant d’aise, je trouve derrière moi Luce qui dit : « Tu as de la chance, j’en suis contente pour toi. » Elle a dit ça gentiment : pour la première fois je lui caresse le cou sans malice. Bon ! Encore moi ! On n’a pas le temps de respirer !</p> <p>- M<sup>lle</sup> Claudine !</p> <p>C’est le porc-épic Lacroix, ça va chauffer ! Je m’installe, il me regarde par-dessus son lorgnon et dit : « Ha ! qu’est-ce que c’était que la guerre des Deux-Roses ? »</p> <p>Pan ! collée du premier coup ! Je ne sais pas quinze mots sur la guerre des Deux-Roses. Après les noms des deux chefs de partis, je m’arrête.</p> <p>— Et puis ?- Et puis ?- Et puis ?</p> <p>Il m’agace, j’éclate :</p> <p>- Et puis, ils se sont battus comme des chiffonniers, pendant longtemps, mais ça ne m’est pas resté dans la mémoire.</p> <p>(Il me regarde stupéfait. Je vais recevoir quelque chose sur la tête, sûr !)</p> <p>– C’est comme ça que vous apprenez l’Histoire, vous ?</p> <p>— Pur chauvinisme, Monsieur ! L’histoire de France seule m’intéresse.</p> <p>Chance inespérée : il rit !</p> <p><i>Colette, Claudine à l’école (1900)</i></p>
--	--

**A la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, l’école publique dispense les mêmes enseignements disciplinaires aux élèves, mais présente des différences dans les travaux manuels. Mettez en évidence ces différences, et expliquez leur importance dans la société de l’époque.**

**Sur quelles matières portent les interrogations orales du Brevet élémentaire ? Pourquoi le Père Lacroix se montre-t-il plus favorable à Claudine qu’à la jeune Aubert ?**

**Synthèse :**

- ⇒ Quel regard porte Colette, femme émancipée, sur le souvenir de l’éducation qu’elle a reçue à l’école de la République ?
- ⇒ En quoi cette éducation constitue-t-elle une avancée pour les filles et reflète-t-elle la politique scolaire de la III<sup>ème</sup> République ?

**Simone de Beauvoir :** critique de la scolarité réservée aux filles, notamment en matière de contenu des enseignements dans le Supérieur par rapport aux garçons.

*Dans cet ouvrage, Beauvoir dresse un constat de la situation des femmes après la seconde Guerre Mondiale. Elle s’intéresse ici à leur scolarité.*

A part quelques exceptions, l’ensemble d’une classe féminine de philosophie est nettement en dessous d’une classe de garçons : un très grand nombre des élèves n’entendent pas poursuivre leurs études, elles travaillent très superficiellement et les autres souffrent d’un manque d’émulation. Tant qu’il s’agit d’examen assez faciles, leur insuffisance ne se fera pas trop sentir ; mais quand on abordera des concours sérieux, l’étudiante prendra

conscience de ses manques ; elle les attribuera non à la médiocrité de sa formation, mais à l'injuste malédiction attachée à sa féminité ; se résignant à cette inégalité, elle l'aggrave ; elle se persuade que ses chances de réussite ne sauraient résider que dans sa patience, son application ; elle se décide d'économiser avarement ses forces : c'est là un détestable calcul. (...) je me rappelle une étudiante d'agrégation qui disait, au temps où il y avait en philosophie un concours commun aux hommes et aux femmes : « Les garçons peuvent réussir en un ou deux ans ; nous, il nous faut au moins quatre ans. » Une autre à qui on indiquait la lecture d'un ouvrage sur Kant, auteur au programme : « C'est un livre trop difficile : c'est un livre pour normaliens ! » Elle semblait s'imaginer que les femmes pouvaient passer le concours au rabais ; c'était, partant battue d'avance, abandonner effectivement aux hommes toutes les chances de succès.

Par suite de ce défaitisme, la femme s'accommode facilement d'une médiocre réussite ; elle n'ose pas viser haut. Abordant son métier avec une formation superficielle, elle met très vite des bornes à ses ambitions. Souvent le fait de gagner sa vie elle-même lui semble un assez grand mérite. (...) Il lui semble avoir assez fait dès qu'elle choisit de faire quelque chose. « Pour une femme, ce n'est déjà pas si mal ».

Simone de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe* (1949)

**L'inégalité scolaire entre les filles et les garçons repose-t-elle sur les mêmes causes chez Colette et Beauvoir ? Par quels moyens la philosophe montre-t-elle que les femmes ont leur part de responsabilité dans l'inégalité face à la réussite scolaire ? Pourquoi cette inégalité est-elle ressentie comme une injustice par celle-ci ?**

⇒ **En quoi ces analyses sont-elles libératrices pour la femme, pour les lectrices de Beauvoir ?**